

mine, même dans les puits d'extraction ou d'aérage, dont elle enlève les toitures; la température est quelquefois portée si haut que le charbon dans la mine se transforme en coke.

Une explosion de grisou avait ainsi tué, six semaines auparavant, une dizaine d'ouvriers; et la veuve de l'un de ces ouvriers était devenue folle; je compris que c'était celle qu'en arrivant j'avais rencontrée avec son enfant, cherchant "un chemin frais".

Tout ce qu'Alexis me raconta surexcita vivement ma curiosité, qui était déjà grande en arrivant à Varses, de descendre dans la mine, mais quand j'en parlai le lendemain à l'oncle Gaspard, il me répondit que c'était impossible, parce qu'on ne laissait pénétrer dans la mine que ceux qui y travaillent.

—Si tu veux te faire mineur, ajouta-t-il en riant, c'est facile, et alors tu pourras te satisfaire. Au reste, le métier n'est pas plus mauvais qu'un autre, et si tu as peur de la pluie et du tonnerre, c'est celui qui te convient; en tous cas, il vaut mieux que celui de chanteur de chansons sur les grands chemins. Tu resteras avec Alexis. Est-ce dit, garçon? On trouvera aussi à employer Mattia, mais pas à jouer du cornet à pistons, par exemple!

Ce n'était pas pour rester à Varses que j'y étais venu, et je m'étais imposé une autre tâche, un autre but, que de pousser toute la journée une "benne" dans le deuxième ou le troisième niveau de la Truyère.

Il fallut donc renoncer à satisfaire ma curiosité, et je croyais que je partirais sans en savoir plus long que ne m'en avaient appris les récits d'Alexis ou les réponses arrachées tant bien que mal à l'oncle Gaspard, quand, par suite de circonstances dues au hasard, je fus à même d'apprendre dans toutes leurs horreurs, de sentir dans toutes leurs épouvantes, les dangers auxquels sont exposés les mineurs.

III

ROULEUR

Le métier de mineur n'est point insalubre, et à part quelques maladies causées par la privation de l'air et de la lumière, qui à la longue appauvrit le sang, le mineur est aussi bien portant que le paysan qui habite un pays sain; encore a-t-il sur celui-ci l'avantage d'être à l'abri des intempéries des saisons, de la pluie, du froid ou de l'excès de chaleur.

Pour lui, le grand danger se trouve dans les éboulements, les explosions et les inondations; puis aussi dans les accidents résultant de son travail, de son imprudence ou de sa maladresse.

La veille du jour fixé pour mon départ, Alexis rentra avec la main droite contusionnée par un gros bloc de charbon sous lequel il avait eu la maladresse de la laisser prendre: un doigt était à moitié écrasé: la main entière était meurtrie.

Le médecin de la compagnie vint le visiter et le panser: son état n'était pas grave, la main guérirait, le doigt aussi; mais il fallait du repos.

L'oncle Gaspard avait pour caractère de prendre la vie comme elle venait, sans chagrin comme sans colère; il n'y avait qu'une chose qui pouvait le faire se départir de sa bonhomie ordinaire: un empêchement à son travail.

Quand il entendit dire qu'Alexis était condamné au repos pour plusieurs jours, il poussa les hauts cris: qui roulerait sa "benne" pendant ces jours de repos? Il n'avait personne pour remplacer Alexis; s'il s'agissait de le remplacer tout à fait, il trouverait bien quelqu'un, mais pendant quelques jours seulement, cela était en ce moment impossible; on manquait d'hommes, ou tout au moins d'enfants.

Il se mit cependant en course pour chercher un rouleur, mais il rentra sans en avoir trouvé un.

Alors, il recommença ses plaintes: il était véritablement désolé, car il allait être, lui aussi, condamné au repos, et sa bourse ne lui permettait pas sans doute de se reposer.

Voyant cela et comprenant les raisons de sa désolation; d'autre part, sentant que c'était presque un devoir en pareille circonstance de payer à ma manière l'hospitalité qui nous avait été donnée, je lui demandai si le métier de rouleur était difficile.

—Rien n'est plus facile: il n'y a qu'à pousser un wagon sur des rails.

—Il est lourd, ce wagon?

—Pas trop lourd, puisqu'Alexis le poussait bien.

—C'est juste! Alors, si Alexis le poussait bien, je pourrais le pousser aussi.

—Toi, garçon?

Il se mit à rire aux éclats; mais bientôt, reprenant son sérieux:

—Bien sûr que tu le pourrais si tu le voulais.

—Je le veux, puisque cela peut vous servir.

—Tu es un bon garçon, et c'est dit: demain, tu descendras avec moi dans la mine; c'est vrai que tu me rendras service; mais cela te sera peut-être utile à toi-même; si tu prenais goût au métier, cela

vaudrait mieux que de courir les grands chemins; il n'y a pas de loup à craindre dans la mine.

Que ferait Mattia pendant que je serais dans la mine? Je ne pouvais pas le laisser à la charge de l'oncle Gaspard.

Je lui demandai s'il ne voulait pas s'en aller tout seul avec Capi donner des représentations dans les environs, et il accepta tout de suite.

—Je serai très content de te gagner tout seul de l'argent pour la vache, dit-il en riant.

Depuis trois mois, depuis que nous étions ensemble et qu'il vivait en plein air, Mattia ne ressemblait plus au pauvre enfant chétif et chagrin que j'avais retrouvé appuyé contre l'église Saint-Médard, mourant de faim, et encore moins à l'avorton que j'avais vu pour la première fois dans le grenier de Garofoli, soignant le pot-au-feu et prenant de temps en temps sa tête endolorie dans ses deux mains.

Il n'avait plus mal à la tête, Mattia; il n'était plus chagrin, il n'était même plus chétif: c'était le grenier de la rue de Lourcine qui l'avait rendu triste, le soleil et le plein air, en lui donnant la santé, lui avait donné la gaieté.

Pendant notre voyage il avait été la bonne humeur et le rire, prenant tout par le bon côté, s'amusant de tout, heureux d'un rien, tournant au bon ce qui était mauvais. Que serais-je devenu sans lui? Combien de fois la fatigue et la mélancolie ne m'eussent-elles pas accablé?

Cette différence entre nous deux tenait sans doute à notre caractère et à notre nature, mais aussi à notre origine, à notre race.

Il était Italien et il avait une insouciance, une amabilité, une facilité pour se plier aux difficultés sans se fâcher ou se révolter, que n'ont pas les gens de mon pays, plus disposés à la résistance et à la lutte.

—Quel est donc ton pays? me direz-vous, tu as donc un pays?

Il sera répondu à cela plus tard: pour le moment j'ai voulu dire seulement que Mattia et moi nous ne nous ressemblions guère, ce qui fait que nous nous accordions si bien; même quand je le faisais travailler pour apprendre ses notes et pour apprendre à lire. La leçon de musique, il est vrai, avait toujours marché facilement, mais pour la lecture, il n'en avait pas été de même, et des difficultés auraient très bien pu s'élever entre nous, car je n'avais ni la patience ni l'indulgence de ceux qui ont l'habitude de l'enseignement. Cependant, ces difficultés ne surgirent jamais, et même quand je fus injuste, ce qui m'arriva plus d'une fois, Mattia ne se fâcha point.

Il fut donc entendu que, pendant que je descendrais, le lendemain, dans la mine, Mattia s'en irait donner des représentations musicales et dramatiques, de manière à augmenter notre fortune; et Capi, à qui j'expliquai cet arrangement, parut le comprendre.

Le lendemain matin, on me donna les vêtements de travail d'Alexis.

Après avoir une dernière fois recommandé à Mattia et à Capi d'être bien sages dans leur expédition, je suivis l'oncle Gaspard.

—Attention, dit-il, en me remettant ma lampe, marche dans mes pas, et en descendant les échelles, ne lâche jamais un échelon sans auparavant en bien tenir un autre.

Nous nous enfongâmes dans la galerie; lui marchant le premier, moi sur ses talons.

—Si tu glisses dans les escaliers, continua-t-il, ne te laisse pas aller, retiens-toi, le fond est loin et dur.

Je n'avais pas besoin de ces recommandations pour être ému, car ce n'est pas sans un certain trouble qu'on quitte la lumière pour entrer dans la nuit, la surface de la terre pour ses profondeurs. Je me retournai instinctivement en arrière, mais déjà nous avions pénétré assez avant dans la galerie, et le jour au bout de ce long tube noir n'était plus qu'un globe blanc comme la lune dans un ciel sombre et sans étoiles. J'eus honte de ce mouvement machinal, qui n'eut que la durée d'un éclair, et je me remis bien vite à emboîter le pas.

—L'escalier, dit-il bientôt.

Nous étions devant un trou noir, et dans sa profondeur, insondable pour mes yeux, je voyais des lumières se balancer, grandes à l'entrée, plus petites jusqu'à n'être plus que des points, à mesure qu'elles s'éloignaient. C'étaient les lampes des ouvriers qui étaient entrés avant nous dans la mine: le bruit de leur conversation, comme un sourd murmure, arrivait jusqu'à nous porté par un air tiède qui nous soufflait au visage: cet air avait une odeur que je respirais pour la première fois, c'était quelque chose comme un mélange d'éther et d'essence. Après l'escalier, les échelles, après les échelles un autre escalier.

—Nous voilà au premier niveau, dit-il.

Nous étions dans une galerie en plein cintre, avec

des murs droits; ces murs étaient en maçonnerie. La voûte était un peu plus élevée que la hauteur d'un homme; cependant, il y avait des endroits où il fallait se courber pour passer, soit que la voûte supérieure se fût abaissée, soit que le sol se fût soulevé.

—C'est la poussée du terrain, me dit-il. Comme la montagne a été partout creusée et qu'il y a des vides, les terres veulent descendre, et quand elles pèsent trop, elles écrasent les galeries.

Sur le sol étaient des rails de chemin de fer, et sur le côté de la galerie coulait un petit ruisseau.

—Ce ruisseau se réunit à d'autres qui, comme lui, reçoivent les eaux des infiltrations; ils vont tous tomber dans un puisard. Cela fait mille ou douze cents mètres d'eau que la machine doit jeter tous les jours dans la Divonne. Si elle s'arrêtait, la mine ne tarderait pas à être inondée. Au reste, en ce moment, nous sommes précisément sous la Divonne.

Et, comme j'avais fait un mouvement involontaire, il se mit à rire aux éclats.

—A cinquante mètres de profondeur, il n'y a pas de danger qu'elle te tombe dans le cou.

—S'il se faisait un trou?

—Ah bien! oui, un trou. Les galeries passent et repassent dix fois sous la rivière; il y a des mines où les inondations sont à craindre, mais ce n'est pas ici; il y a bien assez du "grisou" et des éboulements, des coups de mine.

Lorsque nous fûmes arrivés sur le lieu de notre travail, l'oncle Gaspard me montra ce que je devais faire, et lorsque notre "benne" fut pleine de charbon, il la poussa avec moi pour m'apprendre à la conduire jusqu'au puits et à me garer sur les voies de garage, lorsque je rencontrerais d'autres rouleurs venant à ma rencontre.

Il avait eu raison de dire que ce n'était pas là un métier bien difficile, et en quelques heures, si je n'y devins pas habile, j'y devins au moins suffisant. Il me manquait l'adresse et l'habitude, sans lesquelles on ne réussit jamais dans aucun métier, et j'étais obligé de les remplacer tant bien que mal, par plus d'efforts, ce qui donnait pour résultats moins de travail utile et plus de fatigue.

Heureusement, j'étais aguerri contre la fatigue par la vie que j'avais menée depuis plusieurs années et surtout par mon voyage de trois mois; je ne me plaignais donc pas, et l'oncle Gaspard déclara que j'étais un bon garçon qui ferait un jour un bon mineur.

Mais si j'avais eu grande envie de descendre dans la mine, je n'avais aucune envie d'y rester; j'avais la curiosité, je n'avais pas la vocation.

Il faut, pour vivre de la vie souterraine, des qualités particulières que je n'avais pas; il faut aimer le silence, la solitude, le recueillement. Il faut rester de longues heures, de longs jours l'esprit replié sur soi-même sans échanger une parole ou recevoir une distraction. Or, j'étais très mal doué de ce côté là, ayant vécu de la vie vagabonde, toujours chantant et marchant; je trouvais tristes et mélancoliques les heures pendant lesquelles je poussais mon wagon dans les galeries sombres, n'ayant d'autre lumière que celle de ma lampe, n'entendant d'autre bruit que le roulement lointain des "benes", le clapotement de l'eau dans les ruisseaux, et ça et là les coups de mine, qui, en éclatant dans ce silence de mort, le rendaient plus lourd et plus lugubre encore.

Comme c'est déjà un travail de descendre dans la mine et d'en sortir, on y reste toute la journée de douze heures et l'on ne remonte pas pour prendre ses repas à la maison; on mange sur le chantier.

A côté du chantier de l'oncle Gaspard, j'avais pour voisin un rouleur qui, au lieu d'être un enfant comme moi et les autres rouleurs, était au contraire un vieux bonhomme à barbe blanche; quand je parle de barbe blanche, il faut entendre qu'elle l'était le dimanche, le jour du grand lavage, car pendant la semaine elle commençait par être grise le lundi pour devenir tout à fait noire le samedi. Enfin, il avait près de soixante ans. Autrefois, au temps de sa jeunesse, il avait été boiseur, c'est-à-dire charpentier chargé de poser et d'entretenir les bois qui forment les galeries; mais dans un éboulement il avait eu trois doigts écrasés, ce qui l'avait forcé de renoncer à son métier. La compagnie au service de laquelle il travaillait lui avait fait une petite pension, car cet accident lui était arrivé en sauvant trois de ses camarades. Pendant quelques années il avait vécu de cette pension. Puis la compagnie ayant fait faillite, il s'était trouvé sans ressources, sans état, et il était entré alors à la Truyère comme "rouleur". On le nommait le "magister", autrement dit le maître d'école, parce qu'il savait beaucoup de choses que les piqueurs et même les maîtres mineurs ne savent pas, et parce qu'il en parlait volontiers, tout fier de sa science.

(A suivre)